

# Pour la Musique

A. M. Gabriel Grovlez.

Vous avez, dans l'un des derniers numéros du *Courrier Musical* (1), signé un article intitulé : « *Pour la Musique* » qui n'est pas seulement plein de bon sens, mais qui s'élève à la hauteur d'un acte de courage et de foi devant lequel je me découvre respectueusement. Car, dût votre modestie en souffrir, vous m'apparaissez comme une manière de héros à côté de tant d'écrivains timides parce que vous venez de dire tout haut, avec l'autorité qui nous manque sans doute, des vérités simples et fortes que nous pensons tout bas depuis longtemps.

C'est ainsi que vous nous faites entendre une magnifique plaidoirie en faveur de la Musique qui vaut bien, elle aussi, quelques sacrifices — au milieu de tant d'autres tragiques et douloureux — pour l'honneur de la France.

Voulez-vous me permettre de vous suivre un instant sur le chemin où vous nous avez conduits pour un examen de conscience et au long duquel nous avons eu le plaisir de cueillir quelques fleurs de votre érudition ? Et, laissant dormir en paix les cendres illustres de Pythagore et de Socrate, de Pindare et de Rousseau, arrivons tout de suite, si vous le voulez bien, au carrefour où vous sonnez la charge avec vigueur.

Croyez bien, pour tout vous avouer, que si j'ai l'audace de vous adresser cette lettre, c'est que vous faites allusion à quelques-uns de ces « *Amis de la Musique* » qui ont trop souvent négligé leur idole et c'est aussi parce que j'ai l'honneur d'être le Secrétaire général d'une Société qui s'enorgueillit du titre de « *Société Française des Amis de la Musique* ».

Vous leur demandez, à ces « *Amis* », pourquoi ils ne donnent pas plus souvent des preuves sonores et trébuchantes de leur amour de la musique ? Vous prenez les faits à la lettre et les gens à la gorge, en constatant qu'il y a des mélomanes très riches qui prétendent adorer la musique, mais qui ne déboursent jamais rien pour les frais du culte ! En fin de compte vous invitez ces « *Amis de la Musique* » à une confession publique....

Je vais avoir l'audace de vous répondre en leur nom.

Les « *Amis de la Musique* », grâce au travail dévoué d'un grand nombre d'entre eux, ont pu faire tout de même, dans une certaine mesure, œuvre utile ; ils avaient devant eux le plus louable des buts et il semble qu'ils auraient pu l'atteindre complètement si quelques personnages des plus qualifiés (et vous n'avez pas peur de citer des noms) avaient compris qu'un groupement comme la « *Société des Amis de la Musique* » devait être, en réalité, une réunion de Mécènes mettant en commun, non seulement leurs efforts, mais encore les capitaux suffisants pour la tâche qu'ils avaient la prétention d'accomplir. Je n'en veux pour preuve que le programme que cette Société s'était tracé avant la guerre et dont je vous demande permission de rappeler les grandes lignes. Il s'agissait de s'occuper des graves et importantes questions suivantes :

— *Congrès annuels de la musique*, et ici je salue la mémoire de mon ami Jules Ecorcheville, tombé au champ d'honneur.

— *Création d'une bibliothèque musicale* destinée à venir en aide aux Sociétés de province et dont un autre ami, Fernand Halphen, mort au service de la France, avait pris l'initiative,

— *Enseignement sérieux et attrayant du chant choral* dans les lycées et les écoles et *Constitution d'une chorale de Paris*, demandez plutôt à M. Gustave Bret.

— *Fondation d'une Société de Concerts populaires*, demandez plutôt à M. Pierre Monteux.

— *Décentralisation musicale en province*, demandez plutôt à M. Paul Fournier.

— *Organisation de cours populaires et gratuits* de musique, demandez plutôt à quelques « officiels » qui ont applaudi à cette idée lors de nos réunions et qui, passé la porte, ne s'en sont plus occupé.

— *Création d'une scène musicale d'application* et d'une grande salle de concerts à Paris, demandez plutôt à tous ceux qui crient au scandale mais qui continuent à porter leur argent ailleurs plutôt que d'aider à l'édification du Temple de la Musique.

J'en passe et des meilleurs...

Vous voyez que la besogne ne manquait pas et que si des espoirs ont été brusquement anéantis par la guerre, il n'en est pas moins vrai que quelques hommes et quelques femmes de bonne volonté s'étaient groupés pour tâcher de rendre à la musique française, cette grande délaissée, les honneurs qui lui sont dus.

Maintenant vous me direz : et depuis la guerre, qu'est-ce que les « *Amis de la Musique* » ont fait ?

Voici : ils se sont occupé, avec l'appui du Gouvernement, de la première et de la plus importante des questions pendant la guerre : la propagande française dans les pays neutres.

Ils ont aidé, dans une certaine mesure, les concerts aux armées.

(1) 1<sup>er</sup> Mars 1918.



Ils ont donné à Barcelone une série de festivals de musique française dont on a quelque peu parlé.

Ils se sont occupé des questions philanthropiques et des œuvres de guerre ; ils ont aidé, dans la mesure du possible, à la création de l'Œuvre Fraternelle des Artistes, à la fondation des Matinées Nationales et ils ont été les premiers à donner des auditions musicales, dans les hôpitaux, pour les blessés militaires.

Ils ont fourni les fonds nécessaires à la réfection de la Salle du Conservatoire, qui était en train de moisir sous la poussière, pour permettre à la musique d'y retrouver asile. Et l'Etat les a regardé faire avec le sourire.....

Ils ont élaboré d'autres projets encore qui, ceux-là, n'ont pas abouti parce qu'ils se sont heurtés trop souvent à l'insouciance de ces personnages qui ne manquent pas une première de l'Opéra, mais qui devant les nécessités *urgentes* pour l'avenir de l'Art français ont répondu froidement : « Il sera toujours temps de faire de la propagande après la guerre. » Ce sont de ces mots qu'on n'invente pas.....

Enfin vous me direz : qu'est-ce que tout cela prouve ?

Je vous répondrai : cela prouve que vous avez parfaitement raison d'adresser un appel violent à tous ceux qui pourraient contribuer au développement et au bon renom de la musique française à l'étranger, et même en France ; à tous ceux qui ne font rien, ou plutôt qui dispersent leurs libéralités au hasard pour des résultats médiocres, alors qu'en groupant leurs forces et leurs moyens ils pourraient faire des choses grandioses.

Je sais pourtant, parmi ces « *Amis de la Musique* », des hommes et des femmes qui sont décidés à aller hardiment vers des destinées nouvelles et à entreprendre des croisades généreuses. La « *Société Française des Amis de la Musique* » existe encore ; elle a fait triste figure, c'est vrai, pendant la guerre, mais elle ne demande qu'à vivre. Et elle vivra.

Merci au nom de tous les vrais « *Amis de la Musique* » de votre cri d'alarme. Il faudrait que tous ceux que vous venez de réveiller de leur torpeur veuillent bien s'intéresser à une Association comme la nôtre. Elle pourrait ainsi devenir en quelque sorte un Conseil National de la Musique, capable de constituer sur le champ les capitaux nécessaires à la réalisation, dans la plus large mesure, du beau programme que je viens, après vous, de résumer à grands traits. Et pour cela, soyons-en bien persuadés, si par aventure quelque « nouveau riche » veut marcher devant, les anciens suivront. En tous cas, l'ancienne comme la nouvelle « classe » doit ouvrir les yeux et comprendre que devant l'agression des Allemands, que devant la publicité féroce qu'ils font dans le monde, que devant les campagnes de mensonge qu'ils multiplient dans les pays neutres, il ne faut négliger aucune arme et qu'en fin de compte, s'occuper de la propagande musicale, *partout et toujours*, c'est aussi participer à la défense nationale.

LOUIS DE MORSIER.

---

## LES THÉÂTRES

---

**Opéra : 255<sup>e</sup> représentation de *Castor et Pollux***

Opéra en cinq actes de RAMEAU

L'Académie nationale de Musique et de Chorégraphie, fière de son long passé, nous donna, le 21 mars, sous ce titre modeste jusqu'à l'impertinence : « 255<sup>e</sup> représentation de *Castor et Pollux* » la reprise — et quelle reprise, quel stoppage, mes amis ! — du chef-d'œuvre de Rameau.

Il est impossible, si l'on veut être juste, de ne point parler d'abord des décors vraiment féeriques et des costumes archi-somptueux dont on habilla la vieille tragédie-lyrique aux multiples danses, au quintuple ballet. Cela fut d'un goût raffiné, exquis, précieux et royal, cette résurrection d'un opéra suranné, — eh ! oui, fort suranné, avouons-le ; nous en reparlerons tout à l'heure, — auquel on rend un semblant de vie, en le resertissant dans un cadre fastueux, mais archaïque, en vêtant ses personnages grecs ou olympiens, comme si ces messieurs et ces demoiselles du chant et de la danse étaient contemporains de Louis le bien-aimé, et non point des tanks, gothas, submersibles, 240 à longue portée, et autres gentillesse de même sorte.

Je ne plaisante point d'ailleurs quand je chante, — décrire ici serait une platitude ! — les merveilles de cette mise en scène, qui, pour trois au moins des tableaux : le bois sacré où s'élève le tombeau de Castor, les berceaux élyséens et